

Dialogue avec mgr Fernando Ocáriz: "Avec le Christ, l'unité naît de l'intérieur"

Dialogue du prélat de l'Opus Dei avec des étudiants sur l'unité, en tant que don divin et dimension essentielle de la vie chrétienne, avec une attention particulière à la manière dont elle est vécue et préservée dans l'Église et dans l'Opus Dei à partir de l'expérience quotidienne de la foi.

23/01/2026

« Une Église unie, signe d'unité et de communion, qui devienne ferment pour un monde réconcilié ». C'est par ces mots que le pape Léon XIV a exprimé, lors de la Messe d'inauguration de son ministère pétrinien, un désir qui, à bien des égards, fixe l'horizon de son pontificat.

Huit mois plus tard, nous l'avons vu fermer la Porte Sainte et conclure le Jubilé de l'Espérance. Au cours de cette période, l'unité s'est révélée pour ce qu'elle est véritablement : non pas un concept abstrait, mais une caractéristique constitutive de l'Église, de la société et de l'être humain lui-même ; et, par conséquent, ce qui maintient ouverte la porte de l'espérance.

Cet article résume un cours donné par Mgr Fernando Ocáriz, prélat de l'Opus Dei, à des étudiants en théologie et en philosophie de différents pays vivant à Rome. À partir de questions issues de leur expérience réelle, il développe une réflexion concrète sur l'unité en tant que don reçu, tâche partagée et, pour reprendre une expression de saint Josémaria, passion dominante.

***Ci-après sont reproduits
l'introduction du cours et
l'échange de questions et réponses
qui a suivi.***

Introduction du Prélat

L'unité de l'Œuvre est, fondamentalement, une

participation de l'unité de l'Église. Saint Josémaria rappelait souvent que l'Œuvre est une petite partie – une « parcelle » – de l'Église. Il en découle que les éléments qui constituent l'unité de l'Œuvre sont, en substance, les mêmes que ceux qui soutiennent l'unité ecclésiale.

L'unité est l'une des caractéristiques fondamentales de l'Église, au même titre que la catholicité, la sainteté et l'apostolalité. Elle est également l'une des plus explicitement exprimées dans l'Évangile, lorsque le Seigneur lui-même, parlant de ses disciples, demande : « Que tous soient un comme moi, Père, tu es en moi et moi en toi »^[1]. Cette prière nous offre une clé très profonde pour comprendre l'unité chrétienne.

En effet, la substance ultime de l'unité de l'Église – et donc aussi de l'unité des disciples de Jésus-Christ – est une participation de l'unité même

de Dieu. Cette unité, dans la mesure où nous pouvons connaître de manière limitée le mystère de la Trinité, nous la voyons de manière particulière dans le Saint-Esprit, car ce qui unit, c'est l'amour, et le Saint-Esprit est l'amour.

C'est pourquoi même les éléments les plus humains de l'unité de l'Église – et de l'Œuvre – atteignent leur véritable valeur lorsqu'ils sont imprégnés de charité. Il ne s'agit pas de les considérer uniquement comme des éléments organisationnels, même s'ils le sont aussi, mais de reconnaître que leur valeur la plus profonde réside dans le fait qu'ils sont l'expression de l'amour qui unit.

Dans cette perspective, l'unité de l'Œuvre, en tant que partie de l'Église, peut être considérée sous trois dimensions, en suivant une distinction utilisée à une occasion

par le professeur Joseph Ratzinger lorsqu'il parlait de l'Église : ce que l'Église est visiblement, ce qu'elle est constitutivement et ce qu'elle est opérationnellement.

Tout d'abord, l'Église est visible. Qu'est-ce que cela signifie ? Qu'elle est un peuple, un ensemble de personnes humaines, avec une caractéristique singulière : c'est un peuple formé de nombreux peuples. La première lettre de saint Pierre l'exprime par une formule très significative en parlant de l'Église comme *populus adquisitionis*^[2], un peuple que Dieu s'est acquis.

Depuis la Pentecôte, l'Église universelle est un ensemble : elle est la réalité visible d'un peuple visible, petit à ses débuts, mais appelé dès le commencement à l'universalité. Et ce qui donne une unité visible à ce peuple, humainement formé de peuples si divers, ce sont

principalement trois éléments : la profession de foi commune, la vie sacramentelle et l'existence d'un chef commun, le Pontife Romain. Une même foi professée extérieurement, une même vie sacramentelle – avec ses différents rites et liturgies – et un même principe de gouvernement universel, sont les éléments visibles qui rendent possible l'unité de peuples et de cultures si différents.

L'autre aspect commenté par Ratzinger à propos de l'Église est ce qu'elle est constitutivement. Nous entrons ici au cœur du mystère.

L'Église est le Corps du Christ. Saint Josémaria le rappelait avec force en disant que *l'Église, c'est le Christ présent parmi nous*^[3].

C'est là la réalité la plus profonde de l'Église, celle qui donne sens et efficacité à tout ce qui est visible. Il ne s'agit pas seulement du fait que le Christ est présent et donne sa force

de l'intérieur, mais aussi du fait que l'Église, dans son ensemble, est véritablement un Corps. Le Corps mystique n'est pas une métaphore : c'est une réalité spirituelle, une véritable union de tous les membres avec Jésus-Christ. C'est cela, l'Église dans sa constitution même.

Dans ce contexte, Joseph Ratzinger a proposé une définition très connue et très synthétique : l'Église est le peuple qui vit du Corps du Christ – il fait référence à l'Eucharistie – ; elle vit du Corps du Christ et devient elle-même le Corps du Christ dans la célébration de l'Eucharistie.

Passons à la troisième dimension à partir de laquelle nous pouvons considérer l'unité de l'Église. Si la première faisait référence au fait que l'Église est, de manière visible, un peuple formé de personnes, et la deuxième au fait que, dans sa réalité la plus profonde, elle est le Corps du

Christ, la troisième exprime que l'Église, dans son action dans le monde, est le sacrement universel du salut^[4]. En d'autres termes, la force sanctificatrice de l'Église se déploie dans la prédication de l'Évangile et dans les sacrements, en particulier en amenant les personnes à la confession et à l'Eucharistie et, par conséquent, en éveillant en elles le zèle apostolique.

L'unité de l'Église – et, en elle, l'unité de l'Œuvre – est, en définitive, un don de Dieu. Elle est profondément surnaturelle, même si elle a aussi des expressions humaines et organisationnelles. Et c'est un don qui est donné à tous ; c'est pourquoi il est aussi de la responsabilité de tous d'en prendre soin.

Questions :

- L'unité comme partie intégrante du charisme de l'Opus Dei
 - L'unité comme don personnel
 - Être un instrument d'unité dans un monde multiculturel
 - Soigner les blessures et restaurer la confiance
 - Vivre l'unité intérieure dans un contexte en manque de repères
 - La collégialité comme richesse
 - Liberté d'expression et soin de l'unité
-

Si l'unité est un don qui appartient à toute l'Église, qu'y a-t-il dans l'esprit de l'Opus Dei qui fait qu'elle est vécue et préservée comme l'une de ses passions dominantes ?

L'unité qui se vit dans l'Œuvre est, essentiellement, la même unité que celle de l'Église, comme c'est le cas dans toute autre réalité ecclésiale. Mais, logiquement, il y a dans l'Œuvre des aspects propres à son esprit qui configurent sa manière d'être.

Le point fondamental est l'unité d'esprit. L'Œuvre a une spiritualité déterminée et, dans la mesure où nous participons tous de cet esprit, il en résulte une unité profonde. Il ne s'agit pas d'uniformité, mais d'une manière commune de penser et de vivre selon cet esprit, avec une grande liberté partout où le débat est ouvert. Saint Josémaria parlait d'un petit dénominateur commun – l'esprit de l'Opus Dei –, avec un numérateur très large. L'unité est donnée par ce dénominateur commun.

Cet esprit « est aussi ancien que l'Évangile et aussi nouveau que l'Évangile »^[5]. Il ne faut donc pas penser qu'il y ait dans l'Œuvre quelque chose de complètement différent de ce qui est commun à l'Église. Il s'agit plutôt de modes propres de vivre des réalités qui appartiennent à l'essence même du christianisme.

Quels sont ces aspects ? Si nous nous arrêtons sur certains points centraux de l'esprit de l'Œuvre, nous pouvons commencer par le centre et la racine de la vie spirituelle : l'Eucharistie. Elle est le centre de toute l'Église, mais dans l'Œuvre, on la vit avec une conscience très claire de son importance et avec une exigence vitale de fidélité quotidienne : participer à la Sainte Messe, être des âmes eucharistiques, veiller même – comme le dit saint Josémaria – à ce que « nos pensées »^[6] soient très centrées sur l'Eucharistie.

Si l'Eucharistie en est le centre et la racine, le fondement de l'esprit de l'Opus Dei est le sens de la filiation divine. C'est sans aucun doute quelque chose de commun à tous les chrétiens, mais dans l'Œuvre, cela occupe une place particulièrement centrale en tant que fondement de la vie spirituelle : vivre nos pratiques de piété, notre travail et notre vie quotidienne à partir de cette conscience d'être enfants de Dieu.

À cela s'ajoute le pivot de l'esprit de l'Opus Dei : la sanctification du travail. Nous sommes tous appelés à nous sanctifier et à annoncer à beaucoup la possibilité de sanctifier leur travail. Mais dans l'Œuvre, cet aspect est quelque chose de très propre et de très central : c'est le point autour duquel s'articule l'effort de sanctification et d'apostolat.

Ainsi, avec tous les éléments communs de l'unité de l'Église, il y a

dans l'Œuvre ces traits propres qui nous rendent un dans la mesure où nous vivons un même esprit : l'Eucharistie comme centre et racine, la filiation divine comme fondement et la sanctification du travail comme pivot.

Père, si l'unité est un don de Dieu que nous demandons pour toute l'Église et pour l'Œuvre, pouvons-nous aussi la demander comme un don personnel, pour chacun ?

Oui, bien sûr. L'unité est un don de Dieu pour chaque personne, précisément en augmentant en nous le désir d'unité et ensuite, avec sa grâce, en recevant la force d'être des éléments d'unité par la charité et l'affection.

L'unité est donc une condition d'efficacité à tous les niveaux. Saint Josémaria l'exprimait avec une clarté particulière dans une de ses lettres de 1931 : « Dieu compte avec nos

faiblesses, avec notre fragilité et avec la fragilité des autres. Mais il compte aussi sur la force de tous, si la charité nous unit »^[7]. L'unité donne de la force, *si la charité nous unit*. Et ce qui unit vraiment, c'est l'affection.

Il convient ici de distinguer l'affection du simple sentiment. La véritable affection, le véritable amour, se manifestent surtout dans les actes : dans le don de soi, dans l'engagement, dans l'intérêt pour les autres. Souvent, cet amour s'accompagne d'une affection sensible ; d'autres fois, non. Mais quand il y a du vrai amour, il y a de l'unité.

Au fond, ce qui est personnel a beaucoup à voir avec l'unité. C'est aussi source d'ardeur apostolique, car cela nous amène à vivre la mission apostolique des autres comme la nôtre. Cela encourage et donne de l'élan, même lorsque notre

propre activité est plus limitée ou a moins de champ d'action. Ce que font les autres est aussi nôtre, et cette conscience génère force et fécondité.

L'Œuvre approche de son premier centenaire et son message a touché des personnes de différentes générations, cultures et régions du monde. Comment pouvons-nous être aujourd'hui des instruments d'unité, en assumant cette responsabilité au milieu des changements culturels et des circonstances de notre temps ?

D'une part, nous pouvons méditer fréquemment sur l'unité et la demander sincèrement au Seigneur, afin qu'il nous donne des éclaircissements concrets pour savoir comment la vivre là où chacun se trouve.

Ensuite, de nombreux éléments peuvent nous aider, mais l'un des plus importants est de comprendre

que l'unité de l'Œuvre est l'unité propre à une famille. On ne peut parler ni comprendre l'unité de l'Œuvre sans penser à l'unité de la famille. C'est quelque chose de très propre et de très essentiel à son esprit.

Une unité qui se manifeste toujours comme une union directe avec notre saint fondateur. Saint Josémaria continue d'être *notre Père* depuis le Ciel, à travers ses écrits, son esprit, ce qu'il nous a laissé en héritage et ce que nous savons de sa vie. Une partie de notre responsabilité personnelle pour veiller à l'unité consiste également à aider, là où nous sommes, à faire vivre la figure de notre Père : en recourant à son intercession dans les différents besoins, en gardant son souvenir présent et en essayant d'agir selon son esprit. C'est ce que le pape saint Paul VI a dit au bienheureux Álvaro del Portillo : « Quand vous devez

faire quelque chose, pensez à ce que ferait le fondateur ». Don Álvaro l'a beaucoup remercié, cela lui a fait très plaisir, car c'est ce qu'il avait fait dès le début. L'union avec saint Josémaria est une partie très importante de l'unité de l'Œuvre.

À tout cela s'ajoute la filiation au Père, quel qu'il soit à chaque moment : une filiation qui donne une unité réelle à tout l'Œuvre, aux deux sections, toujours soutenue par l'élément le plus fondamental, qui est l'unité d'esprit.

Père, parfois les malentendus ou les blessures du passé peuvent devenir des obstacles pour vivre l'unité. Comment pouvons-nous reconstruire la confiance lorsqu'il y a eu de la douleur ou du ressentiment ?

Dans ces cas-là, la première chose à faire est d'aider les personnes à réfléchir à l'attitude du Seigneur :

Dieu aime infiniment chaque personne, bien plus que nous ne pouvons aimer. Revenir à cette vérité si profonde change notre façon de nous situer face aux autres et nous aide, surtout lorsqu'il y a des restes de ressentiment ou un motif de mécontentement du passé ou du présent, à penser que Dieu aime infiniment cette personne.

Saint Paul l'exprime avec force dans la Lettre aux Éphésiens, dans un texte que nous connaissons bien : « Moi qui suis en prison à cause du Seigneur, je vous exhorte donc à vous conduire d'une manière digne de votre vocation : [...] ayez soin de garder l'unité dans l'Esprit par le lien de la paix. Comme votre vocation vous a tous appelés à une seule espérance, de même il y a un seul Corps et un seul Esprit »^[8]. On y trouve déjà des aspects très concrets : l'unité avec le lien de la paix.

Donner la paix. Saint Josémaria nous encourageait souvent à être des semeurs de paix et de joie. Dès son plus jeune âge, dans ses notes intimes, il écrivait avec émerveillement : *Je crois que le Seigneur a mis dans mon âme une autre caractéristique : la paix, avoir la paix et donner la paix.*

Et quelle est cette paix ? Jésus-Christ lui-même. *Ipse est pax nostra*, « *C'est lui, le Christ qui est notre paix* »^[9]. C'est pourquoi tout le travail visant à préserver l'unité est nécessairement un travail visant à l'union avec Jésus-Christ. Comme le dit saint Paul : « par le lien de la paix [...] il y a un seul Corps et un seul Esprit »^[10]. C'est le Saint-Esprit – avec le don de la charité – qui unit. La foi unit, sans aucun doute, mais plus radicalement, c'est l'amour qui unit, et le Saint-Esprit est l'amour infini de Dieu.

Nous vivons dans un contexte marqué par la désunion et l'individualisme, dans la société, dans la politique, dans les institutions et même dans la famille. Comment vivre l'unité de manière authentique, non seulement de manière extérieure, mais aussi de manière intérieure, quand les repères font défaut ?

Saint Josémaria parlait d'être des instruments d'unité : des personnes qui créent, défendent et prennent soin de l'unité. Pour vivre cela, la principale référence est toujours Jésus-Christ.

En quel sens la passion, le désir, la tendance à prendre soin de l'unité peuvent-ils être dominants dans notre vie ? Quand ils imprègnent nos pensées et nos sentiments et, par conséquent, influencent spontanément notre façon de vivre. C'est alors que ce qui appartient aux

autres devient aussi nôtre : leur vie intérieure, leur travail, leur santé, leur maladie, toujours de manière appropriée à chaque cas. Nous avons à cœur de prier pour eux, de faciliter leur chemin, de nous réjouir de leurs succès. Tout ce qui appartient aux autres est nôtre. C'est cela, l'unité.

L'unité conduit également à souffrir avec ceux qui souffrent, et se manifeste de manière très concrète dans notre attitude face aux défauts ou aux limites des autres.

De plus, lorsque le désir d'unité domine, il en découle naturellement une attention particulière à promouvoir ce qui unit et à éviter – voire à rejeter parfois – ce qui peut devenir, même légèrement, un principe de désunion.

Père, parfois, travailler et décider ensemble peut sembler plus lent que de le faire individuellement. Dans l'Œuvre, la collégialité est

une façon habituelle de travailler. Comment pouvons-nous la comprendre et la vivre comme une richesse et non comme un obstacle ?

Au sein de l'organisation de l'Œuvre, la collégialité est un aspect très important de l'unité : elle doit être vécue à tous les niveaux, tant dans le gouvernement que dans les œuvres apostoliques. C'est une grande mesure de prudence, car elle évite que quelqu'un commande seul sans tenir compte de l'avis des autres. Saint Josémaria l'a établi – avec la lumière de Dieu – dès le début et l'a voulu ainsi dans toute l'Œuvre.

Il l'a rappelé avec force à une occasion dans l'une de ses lettres. « Je vous l'ai répété – c'est un texte que vous connaissez déjà – dans d'innombrables circonstances, et je le répéterai encore beaucoup plus tout au long de ma vie, que j'exige dans

l'Œuvre, à tous les niveaux, un gouvernement collégial afin de ne pas tomber dans la tyrannie »^[11].

Il existe un risque de tomber dans des styles de travail unilatéraux simplement par précipitation : penser que c'est urgent et qu'il n'est pas nécessaire d'attendre les autres et de tenir compte de leur opinion. Saint Josémaria disait souvent que *les choses urgentes peuvent attendre, et que les choses très urgentes doivent attendre*. Non pas pour perdre du temps, mais pour les étudier comme prévu. Cette façon de procéder est une garantie d'efficacité et aussi de tranquillité.

Décider seul peut même être source d'inquiétude, surtout lorsque les questions sont complexes. En revanche, compter sur les contributions d'autres personnes aide à y voir plus clair. Cela vaut également lorsque quelqu'un a plus

d'expérience ou en sait plus sur un sujet particulier. L'expérience montre qu'une personne qui en sait moins peut apporter un éclairage, une solution ou une nuance qui avait échappé à une autre.

C'est pourquoi, même si la collégialité demande plus de temps, elle en vaut la peine. C'est un prix qui mérite d'être payé, car ce que l'on obtient en retour a une grande valeur. Il ne s'agit pas seulement d'un système pour faire les choses, mais surtout d'un état d'esprit : la conviction que nous avons tous besoin des éclairages des autres. Et cela doit se vivre à tous les niveaux.

Une question me préoccupe souvent : parfois, nous pouvons hésiter à dire ce que nous pensons par crainte de ne pas être d'accord ou de créer des divisions. Comment trouver l'équilibre entre la liberté d'exprimer son opinion

et le souci de l'unité, sachant que nous ne serons pas toujours d'accord sur tout ?

Un autre aspect de cette passion dominante pour l'unité conduit nécessairement à valoriser la diversité. Cela peut sembler contradictoire, mais ce n'est pas le cas. L'unité ne consiste pas à penser tous de la même manière, mais à aimer les autres tels qu'ils sont et à trouver là des points communs. En ce sens, la compréhension va de pair avec ce qui a été dit précédemment : tout ce qui appartient aux autres nous appartient également. Et cela aide à éviter l'esprit critique.

Pour vivre ainsi, la première chose à faire est de s'y engager consciemment : comprendre qu'une partie importante de l'unité consiste à accepter les opinions des autres. Mais cela va aussi de pair avec le fait de ne pas craindre de dire ce que l'on

pense. Toujours avec prudence, bien sûr. Il ne s'agit pas de dire n'importe quoi, à n'importe quel moment ou de n'importe quelle manière. Mais dans les conditions adéquates – par exemple, lors d'une réunion ou d'une conversation – il est bon d'exprimer son opinion, même lorsque l'on pense être minoritaire. Il ne s'agit pas d'imposer ses propres idées, mais de dire simplement ce que l'on pense en conscience. Loin de rompre l'unité, cela permet de construire des ponts vers elle.

Je me souviens qu'il y a des années, lorsque j'ai été nommé consultant à la Congrégation pour la doctrine de la foi, j'ai rendu visite au philosophe Cornelio Fabro – je le voyais assez souvent –, qui avait également été consultant pendant de nombreuses années. Il m'a dit avec insistance : « *Je ne vous donne qu'un seul conseil, issu de mon expérience : lors des réunions, dites toujours ce que vous*

pensez, même si vous voyez que tous les autres pensent le contraire. Faites toujours cela ». Je vous donne donc le même conseil.

De plus, prendre soin de l'unité passe, de manière très directe et visible, par le soin de la fraternité chrétienne. Cela implique un effort constant pour unir, éviter de former des groupes au sein de l'Œuvre, traiter tout le monde de la même manière et faire preuve d'un intérêt sincère pour la vie des autres. Cette attitude des personnes qui unissent donnait beaucoup de joie à saint Josémaria.

Nous ne devons pas nous étonner des différences de caractère, de goûts, ni des difficultés de communication humaine qui découlent de ces différences de caractère. Saint Josémaria disait dans une de ses lettres : « Vous devez aussi pratiquer constamment une fraternité qui soit

au-dessus de toute sympathie ou antipathie naturelle, en vous aimant les uns les autres comme de vrais frères, avec le comportement et la compréhension propres à ceux qui forment une famille bien unie »^[12]. Ce sont des paroles à la fois belles et exigeantes, et il est en notre pouvoir de les vivre et de les transmettre.

Pour terminer, je voudrais rappeler un texte que nous connaissons bien, mais qui donne toujours matière à méditer. Il s'agit d'une lettre de saint Josémaria, écrite en 1957 : « Dans le tabernacle de l'oratoire du Conseil Général, j'ai fait inscrire ces mots : *Consummati in unum*. Avec Jésus-Christ, nous ne sommes qu'un. Plongés dans la forge de Dieu, que nous conservions toujours cette merveilleuse unité d'esprit, de volonté et de cœur. Et que notre Mère, par qui toutes les grâces nous parviennent, canal splendide et

fécond, nous donne avec l'unité la clarté, la charité et la force ».

Ce n'est pas seulement une conclusion pieuse. C'est une conclusion pieuse, certes, mais profondément logique. Elle nous amène naturellement à prier pour l'unité. En fait, nous prions pour cela tous les jours. Et il convient de le faire avec une âme reconnaissante et optimiste, car nous prions pour quelque chose qui existe déjà : pour que cela dure, pour que nous sachions en prendre soin et pour rendre grâce à Dieu pour l'unité de l'Œuvre, qui est un très grand don.

Nous sommes peut-être tellement habitués à l'unité que nous risquons de ne pas l'apprécier suffisamment. C'est pourquoi il vaut la peine de demander la grâce de l'apprécier davantage, d'en être davantage reconnaissants et d'en prendre mieux soin : non pas comme une

idée abstraite, mais dans des gestes, des décisions et des attitudes réels, où l'unité devient une véritable passion.

^[1] Jn 17,21.

^[2] 1 P 2, 9.

^[3] Saint Josémaria, *Quand le Christ passe*, n° 131.

^[4] Sur cette triple dimension de l'Église, cf. *Lumen Gentium*.

^[5] Saint Josémaria, *Lettres (II)*, Lettre 6, n° 31.

^[6] Saint Josémaria, *Forge*, n°s 268 & 835 ; *Quand le Christ passe*, sur l'Eucharistie.

^[7] Saint Josémaria, *Lettres (I)*, Lettre 2, n° 56.

[8] Ep 4, 1-4.

[9] Ep 2, 14.

[10] Ep 4, 3-4.

[11] Saint Josémaria, *Lettre du 24 décembre 1951*, n° 5.

[12] Saint Josémaria, *Lettres (I)*, lettre n° 2.

pdf | document généré automatiquement depuis <https://opusdei.org/fr-cm/article/cours-unite-eglise-prelat-opus-dei-fernando-ocariz/>
(12/02/2026)